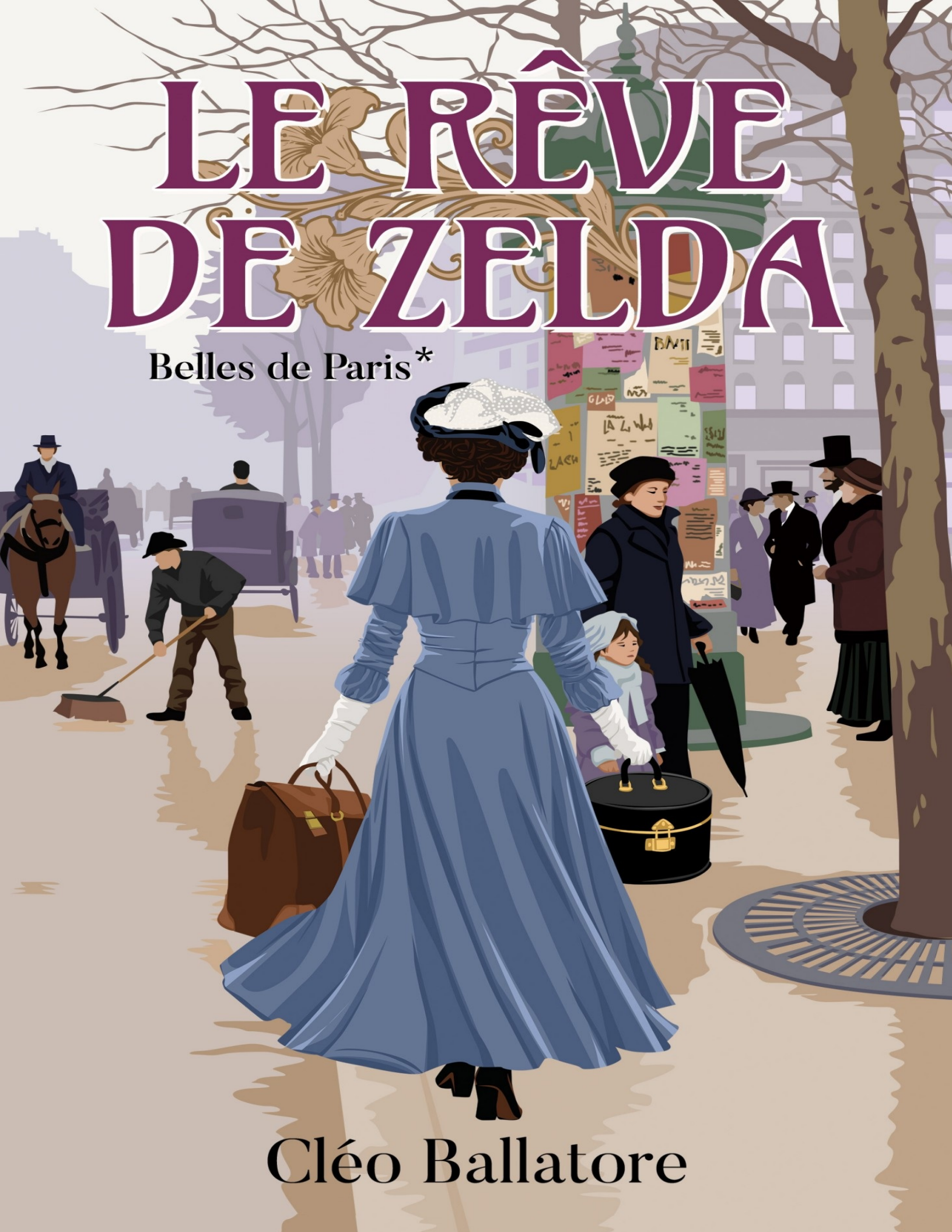


LE RÊVE DE ZELDA

Belles de Paris*



Cléo Ballatore

Cléo Ballatore

LE RÊVE DE ZELDA



Belles de Paris*

Le code français de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'article L.122-4) et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.425 et suivants du code pénal. Pour demander une autorisation ou pour toutes autres demandes d'informations, merci de contacter Cléo Ballatore

ballatore.cleo@yahoo.fr

Copyright© Cléo Ballatore

Illustration et couverture ©2LI (www.2li.fr)

ISBN : 978-2-9587204-6-9

Vous avez envie de rejoindre ma communauté et de découvrir des nouvelles inédites et gratuites ?

Abonnez-vous à ma newsletter : www.cleoballatore.com

En attendant, vous pouvez déjà profiter des bonus qui vous attendent à la fin de ce livre.

*« À ceux qui ne changent jamais d'opinion,
il incombe particulièrement de bien juger du premier coup. »*

Jane Austen

Note de l'auteurice

Une saga romanesque au cœur de la Belle Époque

Vaste fresque sociale de la société parisienne, la saga des ***Belles de Paris*** nous plonge dans cette période charnière où la vie parisienne lance ses derniers feux avant d'être engloutie dans le drame de la Grande Guerre. Nous allons suivre le destin de trois jeunes femmes. Chacune va chercher à s'émanciper des codes que lui impose cette société corsetée, afin de trouver sa voie. Nous ouvrons le bal avec Zelda, une femme médecin, un OVNI à cette époque qui compte cinquante femmes médecins en France. Son rêve est de travailler dans une clinique psychiatrique, mais aussi, quand elle explore le fond de son cœur, de trouver l'amour.

Arrivera-t-elle à réaliser son rêve ?

L'idée de cette saga a pris racine il y a très longtemps dans un coin de ma tête. Alors que le monde de la Régence anglaise est exploité avec brio par les auteurs, celui de la société parisienne à la Belle Époque ne l'est pratiquement jamais. Or, c'est une période fastueuse où bals, soirées musicales, sorties à l'opéra se bousculent dans les carnets mondains sans oublier les visites aux couturiers installés rue de la Paix.

Si le beau monde vit dans le faste selon une étiquette rigide, ces deux décennies qui précèdent la Première Guerre mondiale voient la société se transformer. Les inventions bouleversent la vie quotidienne, l'art se métamorphose, l'industrie devient omniprésente, la classe ouvrière s'organise pour exiger des droits et de meilleures conditions de travail. La vie dans les salons a été exploitée dans plusieurs romans, ainsi que celle moins policée que menaient les artistes à Montmartre, mais la vie quotidienne des femmes n'a pas intéressé grand monde.

Pour résumer d'une formule lapidaire la position de la femme à cette Belle Époque : elle est une mineure à vie, elle passe de l'autorité du père à celle du mari. Ce dernier a tous les droits : la ruiner, l'abandonner, la tromper, l'engrosser chaque année. Elle n'a pas le droit de gérer son argent ni de s'instruire à l'université, ni de voter, ni même de signer un acte civil.

NB : Les personnages et les situations de ce roman sont entièrement nés de l'imagination de l'auteure. Et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé, ou des lieux ou des situations serait totalement fortuite. Bien que l'auteure se soit inspirée des lieux du Paris de

la Belle Époque, des erreurs ont pu se produire, malgré une grande rigueur pour sélectionner la documentation. Des scènes ont été inventées pour des raisons liées à l'intrigue, comme l'illumination de la place de la Madeleine ou la réédition de la Centennale au Grand Palais. Par ailleurs, les femmes mariées ne sont pas désignées par le prénom et le nom de famille de leur mari dans le billet de Domino, ce qui est une erreur sur le plan mondain. Par exemple, madame Edmonde de Sastre aurait dû être désignée sous le nom de madame Jules de Sastres. Le mariage efface à cette époque l'identité de la femme. Pour ne pas perdre le lecteur, en multipliant les noms et les prénoms, l'auteure a fait une entorse aux bonnes manières.

Zelda
Mars 1902

Quand ai-je entendu parler pour la première fois de la saison parisienne ? Bien avant que j'y participe, et donc bien avant le scandale que causa mon père et qui me fit plonger dans la pauvreté. C'est ma sœur, Joséphine, dite Jo, qui m'en a reparlé la première. La semaine passée, elle m'a écrit une lettre où elle m'annonçait qu'elle allait faire son entrée dans le monde et qu'elle souhaitait m'avoir à ses côtés. Sa demande m'a irritée, non pas que je n'aime pas ma sœur, bien au contraire, je l'adore, mais je suis occupée à rédiger ma thèse. Après la ruine de mes parents, j'ai pu, grâce à un heureux concours de circonstances, prendre une trajectoire singulière, et, pour dire la vérité, scandaleuse aux yeux de ma famille. Je suis devenue médecin, diplômée de l'université de Zurich, un endroit où l'instruction est ouverte aux femmes. Bien que retarder l'obtention de mon doctorat me contrarie, je n'ai pas hésité une seconde à faire ma malle, car j'ai promis à ma mère sur son lit de mort que je veillerai sur ma sœur. En France, au moment de son mariage, la fortune d'une femme passe dans les poches de son mari. Ce dernier a tous les droits : la ruiner, l'abandonner, la maltraiter, la tuer à petit feu en l'engrossant chaque année. Je me prépare donc à rayer les noms des débauchés, des coureurs de dot et des hommes violents sur son carnet de bal. Est-ce que j'attends quelque chose de la saison à titre personnel ? Non, je ne souhaite pas me marier. Et même si j'en éprouvais le désir, je n'ai aucune chance de trouver un mari. Je n'ai pas de dot, et le nom de mon père a été sali par un scandale.

Je suis en train de me dégourdir les jambes dans le train qui va à Paris, quand une voix familière m'interpelle :

— Zelda, quelle surprise ! Je me demandais qui était cette jeune femme qui arpentait le couloir d'un pas si énergique.

Anne Girault me sourit avec bienveillance. Je l'étreins avec chaleur, je suis si heureuse de la revoir. Elle n'a pas changé à part quelques rides au coin des yeux qui adoucissent son visage aux traits un peu forts. Elle a toujours son petit air d'autorité et son assurance tranquille qui lui donnent l'allure d'une directrice d'école, sauf qu'elle est la première femme à diriger un hôpital à Bordeaux.

— Je vais rendre visite à ma famille, dis-je, et chercher du travail. J'ignorais que vous vous trouviez en Suisse, docteur.

— Je suis venue profiter de l'air pur de la montagne. Je fais une halte dans la capitale pour assister à un congrès sur l'hygiène. Et vous, que devenez-vous ? Je sais que vos études de médecine se passent bien. Le recteur de l'université de Zurich m'a écrit le mois dernier. Il ne tarit pas d'éloges à votre sujet.

Je rougis de plaisir.

— Les premières semaines ont été dures. J'étais épuisée. Entre les cours le matin à la faculté, les après-midi passées à l'hôpital et les devoirs à faire le soir, j'ai cru que je n'y arriverais pas.

Anne sourit.

— Je n'ai jamais douté de vous. Vous avez la vocation, ma jeune amie, et vous apprenez si vite !

— Je vous suis tellement reconnaissante. Vous avez été ma bonne fée, comme la marraine de Cendrillon.

En effet, sans ma rencontre avec Anne, six ans auparavant, je serais devenue la parente pauvre de ma tante. Dans un foyer sans joie, j'effectuerais en ce moment des tâches ingrates comme compter les torchons dans l'armoire ou surveiller le stock de savonnettes. Je dois à Anne une fière chandelle. La mort de mon père a bouleversé le cours de ma vie. Il y a eu un avant et un après. Avant, j'étais une jeune fille gaie et naïve qui s'apprêtait à faire son entrée dans le monde. Après le scandale et le suicide de mon père, ma mère et moi sommes devenues des parias. Le chagrin a très vite emporté ma chère maman. J'ai alors découvert que mon héritage se réduisait à deux paires de chaussures, quelques robes, trois jupons et un manteau. Personne ne voulait s'encombrer d'une jeune fille sans le sou dont le nom de famille était souillé. Les semaines qui ont suivi le décès de ma mère furent terribles. Pendant la journée, j'arpentais les rues de Paris, la nuit l'insomnie ne me laissait pas de répit. Qu'allais-je devenir ? Ma rencontre avec Anne m'a ouvert les portes de l'instruction et de l'indépendance.

— J'aime aider les femmes à trouver leur voie, me dit-elle, en me sortant de mes pensées. Savez-vous ce que vous allez faire maintenant que vous êtes diplômée ?

— Je souhaite travailler dans un hôpital, mais c'est difficile de décrocher un poste pour une femme, surtout en France. En attendant, je vais veiller sur ma sœur, Joséphine, qui fait son entrée dans le monde. C'est sa première saison. Elle

est jeune et naïve et pourvue d'une belle dot. Il y a tellement d'hommes sans scrupule.

En prononçant le prénom de ma petite sœur, mon cœur se gonfle. Je me fais une telle joie de la revoir et de partager avec elle de délicieux moments.

— Vous ne participerez pas à la saison ? s'enquiert Anne.

Je secoue la tête.

— Je suis vouée à rester célibataire. Non pas que cela me chagrine, car depuis que j'étudie à l'université, je vis des expériences si intenses que ma pauvreté me semble presque une bénédiction. Si j'avais eu la même dot que ma sœur, je serais déjà mariée avec trois enfants pendus à mes jupes et le quatrième en route. J'aurais dû renoncer à tous mes rêves.

Anne sourit en écoutant ma déclaration bravache. Même si je clame haut et fort mes convictions d'indépendance, au fond de moi vit toujours la jeune fille d'autrefois, celle qui rêvait du grand amour. Elle me fait de la peine cette fille naïve. J'aimerais m'en débarrasser, mais je n'y arrive pas. C'est difficile pour une femme de renoncer à la douceur que peut offrir l'amour.

— Le chemin vers l'indépendance est douloureux pour les femmes, dit Anne, comme un écho à mes pensées. Le point de départ est toujours le manque de fortune. C'était mon cas. À la mort de mon père, j'ai dû interrompre mes études de médecine. Mon frère ne voulait pas les financer. Mais j'ai persévéré, puis ma route a croisé celle de monsieur Girault. Il existe des hommes aux idées modernes. Je prie pour que vous en rencontriez un.

Je ricane, sans beaucoup d'élégance.

— Vous n'arriverez pas à me convaincre. Mon célibat me convient.

— Pour ma part, continue-t-elle, je suis heureuse de vous compter parmi les pionnières de notre profession. Vous allez devenir un médecin remarquable. Allez-vous vous spécialiser dans les enfants ?

Je murmure, de peur d'être entendue dans le couloir où la voix porte :

— Je sais qu'une femme a l'air d'un monstre en disant cela, mais je les trouve pénibles. Je m'intéresse aux maladies mentales. J'ai écrit à l'hôpital de la Salpêtrière pour leur proposer mes services. J'ai obtenu un rendez-vous, mais je reste prudente. La France est le pays d'Europe le plus rétrograde en ce qui concerne la position de la femme.

— Les hôpitaux ont besoin de bras, mais les religieuses ont le monopole des soins dans notre pays. Comme elles ne sont pas rémunérées, les hôpitaux restent fermés à l'idée d'embaucher des infirmières laïques. Le résultat est que nous

sommes en retard sur les techniques modernes de l'hygiène, surtout si on se compare aux établissements anglais. Quant aux femmes médecins...

Anne grimace. Elle lutte en permanence contre le clergé pour imposer ses jeunes infirmières formées aux méthodes de Florence Nightingale, et contre ses confrères pour se faire respecter.

— Ils manquent d'effectif, ajoute-t-elle. Vous avez vos chances. Écrivez-moi, si vous avez besoin d'aide. Je connais plusieurs directeurs d'établissement.

En retournant à mon compartiment, je passe devant un miroir et jette un coup d'œil à mon reflet. Ma famille va-t-elle me reconnaître ? J'ai quitté Paris dans une triste robe de deuil, et mes joues avaient encore la rondeur de l'enfance. Même si la vie m'avait déjà meurtrie, je promenais encore un regard naïf sur le monde. La femme qui me fait face est brune, mince, mais solide. Soulever des malades, lessiver les sols, porter des charges et parcourir des kilomètres de couloir ont affermi mon corps. Les angles de mon visage sont plus nets. Dans mes yeux noirs, une tranquille assurance se mêle souvent à une expression ironique. Mes camarades disent que je dégage un charme un peu rude. Il est vrai que je porte ma pauvreté d'un air bravache, et que je n'ai plus honte de mes bas reprisés.

Quand j'ai été recueillie par ma tante et mon oncle, j'étais encore une enfant. Je rêvais qu'un miracle se produise rien que pour moi. Qu'un parent dont j'ignorais l'existence me lègue sa fortune ou que j'aide dans la rue un malheureux qui se révélerait être un millionnaire et qui me couvrirait de bienfaits pour me remercier. Hélas, mes songes creux crevaient comme des ballons, et je m'enfonçais dans la neurasthénie. Un miracle se produisit, cependant. Un jour, en passant devant une colonne Morris, j'ai repéré une affiche : un colloque se tenait sur les travaux de Louis Pasteur. Bien que mon instruction soit parcellaire, comme toutes les jeunes filles, la science me passionnait. J'ai découvert que l'orateur était une femme, titulaire d'un doctorat. Sur un coup de tête, j'y suis allée. J'ai été éblouie par l'érudition d'Anne Girault et sa capacité à structurer sa pensée. Une fois la causerie terminée, j'ai pris mon courage à deux mains et me suis approchée du pupitre. Elle rangeait ses papiers dans sa sacoche, elle a levé la tête vers moi. Son sourire bienveillant m'a tout de suite mise en confiance. Je lui ai parlé de mon goût pour la science et lui ai timidement demandé comment elle avait fait pour décrocher ses diplômes universitaires. Elle m'a invitée à prendre le thé, et, de fil en aiguille, je me suis confiée à elle.

« Vous ne pouvez pas rester chez votre tante. Vous n'avez aucun avenir. », m'a-t-elle dit.

« L'avenir », ce mot m'était devenu étranger. Depuis deux ans, je luttais pour garder la tête hors de l'eau pendant que ma mère sombrait dans la dépression. J'étais incapable de voir plus loin que la note du boucher à payer ou la paire de chaussures à faire ressemeler.

« Pourquoi ne deviendriez-vous pas infirmière ? Je dirige un hôpital à Bordeaux où j'ai fondé une école qui forme des jeunes filles à ce métier. »

Je n'avais pas su quoi répondre. Dans mon milieu, une dame ne gagnait pas sa vie. Le travail était réservé aux femmes issues des classes populaires : femmes de chambre, cuisinières, ouvrières, demoiselles de magasin... Sur le chemin du retour, mes pensées se bouscullaient. Était-ce bien sérieux de devenir infirmière ? Chez ma tante, je serais nourrie et logée. Allais-je réussir à me débrouiller toute seule ? Et si j'échouais ? Ce pas vers l'indépendance serait définitif. J'allais devenir une déclassée. Je n'aurais plus aucune chance de me marier dans mon milieu. Arrivée dans notre rue, je me suis plantée sur le trottoir, et j'ai regardé l'hôtel particulier de ma famille. Je le détestais, mais étais-je prête à tout abandonner ? Sur une impulsion, j'ai sorti une pièce de monnaie de ma bourse. J'ai découvert que j'avais en moi le goût du risque. Je l'ai lancée en l'air.

« Face, j'y vais, pile, je reste. »

Ce fut face. Le sentiment de soulagement qui s'empara de moi fut si intense que je compris que j'avais pris la bonne décision. Personne ne voulait de moi, la belle affaire ! J'allais me débrouiller seule. Une fois mon diplôme d'infirmière en poche, Anne m'a encouragée à viser plus haut : « Pourquoi ne feriez-vous pas des études de médecine ? À Zurich, les universités sont ouvertes aux femmes. Je pourrais vous aider pour décrocher une bourse afin de financer vos études. » Cette fois, j'ai foncé. J'ai découvert à l'université un environnement studieux, mais gai, et une saine émulation. L'argent ne tient pas de place dans un classement. J'ai souvent été en tête de mon groupe devant les garçons. Aujourd'hui, j'ai terminé mon cursus avec succès et je travaille sur ma thèse. Je serai bientôt le docteur Zelda de Lafaye. Quelle revanche pour une orpheline dont personne ne voulait !

De retour dans mon compartiment, je soupire en m'installant sur la banquette. La fenêtre est fermée alors que l'air est suffocant. Les odeurs âcres du charbon,

recrachées par la locomotive, empestent l'atmosphère. Il flotte aussi une odeur de vêtements et de chaussettes mal lavés. Je pose un mouchoir sur ma bouche, j'ai un haut-le-cœur. Pourquoi personne ne comprend que l'air frais chasse les miasmes et les microbes ?

— Mademoiselle de Lafaye, vous avez rencontré une amie ? me demande ma voisine, une femme corpulente, tellement sanglée dans son corset qu'elle tourne de l'œil au moindre mouvement un peu vif. Je l'ai aidée à reprendre ses esprits tout à l'heure.

— C'est un de mes anciens professeurs, dis-je.

— Elle ressemble à une directrice d'école.

— Elle l'est d'une certaine façon.

— J'ai le don pour juger les gens d'un seul coup d'œil, ajoute-t-elle en se rengorgeant. Mon mari dit toujours : « Germaine n'a besoin que d'une seconde pour savoir si elle a affaire à un homme du monde ou à un gredin. ». Il me semble que vous l'avez appelée « docteur ». J'ai dû mal comprendre.

— Vous avez bien entendu.

— Elle est docteur en quoi ? demande la dame en me jetant un regard étonné.

— Anne Girault est docteur en médecine. J'ai eu la chance de suivre ses cours. C'est un professeur inoubliable.

Mes voisins me regardent avec curiosité. Aucun d'eux n'a jamais entendu parler d'une femme docteur en médecine. Un sourire se dessine sur mes lèvres. Je suis habituée aux mines stupéfaites quand ce sujet est abordé. Un peu plus tard, alors que je sors dans le couloir pour me dégourdir les jambes et respirer de l'air frais, j'entends mon indiscrete voisine murmurer :

— Elle doit travailler dans un hôpital, comme infirmière.

Les messieurs lèvent un sourcil en entendant le mot « travail ». Je lis dans leurs pensées comme dans un livre ouvert : comment une jeune femme apparemment célibataire peut-elle être infirmière ? Il est bien connu qu'on voit des hommes nus dans un hôpital. Décidément, cette époque marche sur la tête !

Soudain, le train donne un grand coup de frein. Je me rattrape à une poignée en cuir pour ne pas tomber. Je jette un coup d'œil par la fenêtre. Nous approchons de Paris. Il va falloir que je mette en veilleuse mes pensées révolutionnaires. Tout le monde sait que les jeunes filles qui participent à la saison ont un plumage aussi blanc que celui des oies, et n'ont aucune idée de la manière dont les bébés viennent au monde. Je pressens que les prochaines semaines seront les plus pénibles de ma vie. Certes, la saison avec ses bals, ses

concerts et ses soirées à l'opéra est un lieu d'élégance et de raffinement, mais je peste contre cette tradition qui met une jeune fille officiellement sur le marché du mariage comme une génisse sur le marché aux bestiaux. Grâce au ciel, ma petite sœur a été adoptée par sa marraine, une femme très riche, à la suite du scandale. Cela lui a permis de changer de nom. Elle s'appelle depuis Joséphine de Beauregard.

De minces rigoles ruissellent le long de la vitre du wagon, là où la suie a tracé des ronds opaques. J'abaisse la fenêtre pour ne pas perdre une miette de mon arrivée à Paris. Je n'y suis pas revenue depuis trois ans. Le paysage change imperceptiblement. Les palissades remplacent les haies des campagnes, les champs rétrécissent. L'herbe grasse devient jaune, puis elle est engloutie par la boue. Paris me semble immense. Le train traverse des faubourgs mal éclairés à l'air misérable, mais je vois ça et là des petits carrés de jardin, des rideaux blancs aux fenêtres. Notre pays connaît depuis trente ans une certaine prospérité. Certes, la guerre perdue contre l'Allemagne est toujours une épine plantée dans le cœur des Français. Quant aux massacres de la Commune, ils ont provoqué une sourde rancœur de la classe ouvrière envers la bourgeoisie. Cependant, le pays va mieux. Les inventions bousculent notre mode de vie chaque semaine, et l'industrie est florissante. La classe ouvrière bénéficie de meilleurs salaires et l'école obligatoire forme des générations de Français plus vifs et mieux armés pour défendre leurs droits. Je ferme les yeux et respire l'air vicié. Un sourire se dessine sur mes lèvres : je suis de retour chez moi. Le train glisse le long des rails, s'enfonce dans l'ancre de la gare de Lyon. Indifférente à la bruine qui plaque ma voilette sur mon visage, je suis des yeux la vapeur qui s'échappe des roues de la locomotive pour s'élever vers la nef et s'enrouler autour des structures métalliques de cette nouvelle cathédrale dont l'exposition universelle a tant parlé. Un coup de sifflet strident me déchire les tympan, le train ralentit, la locomotive crachote, puis plante un coup de frein si brutal que j'attrape la sangle de cuir pour ne pas tomber.

Sur le quai, je reste immobile un moment, assourdie par le grondement des locomotives, bousculée par la foule bigarrée des commis, des voyageurs, des porteurs, irritée par l'odeur âcre de la vapeur. Puis j'aperçois Jo au bout du quai. Elle me fait des grands signes de la main. Ma petite sœur aimerait courir vers moi, je le sens, mais la dame en noir qui l'accompagne la toise sévèrement. Jo reste immobile, son sourire éclatant me réchauffe le cœur. Allez, courage ! Cette saison sera peut-être plus agréable que je ne l'imagine.

— Jo, comme tu as grandi !

Je serre ma petite sœur contre mon cœur, elle se blottit dans mes bras. Joséphine est maintenant aussi grande que moi. Je recule d'un pas pour mieux admirer sa silhouette élancée.

— Laisse-moi te regarder ! dis-je avec une pointe d'ironie pour dissimuler mon émotion.

Ses joues ont conservé le contour arrondi de l'enfance, mais la jeune fille a chassé les traits espiègles de la fillette dont j'ai gardé le souvenir. J'ai un pincement au cœur. *Voyons !* me dis-je. *Elle ne pouvait pas rester une enfant toute sa vie.* Jo a de beaux cheveux châtons, plus clairs que les miens, et des iris d'une chaude couleur noisette. Elle affiche un sourire si large que ses yeux sont presque fermés. Comme elle est jolie ! Et elle est si élégante dans son tailleur en lainage à carreaux. Ce costume est à la fois chic et pratique, car la jupe se porte au-dessus de la cheville. Le boléro à boutonnage croisé met en valeur sa taille fine. Un petit chapeau impertinent posé sur le sommet de son crâne lui donne une grâce mutine. J'aimerais tant que notre mère soit encore parmi nous. Comme elle serait fière d'elle.

— Tu m'as manqué, murmure-t-elle.

— Toi aussi, ma Jojo.

Elle se tourne vers deux femmes qui se tiennent à quelques pas derrière nous.

— Notre cousine Élane m'a accompagnée, ainsi que mademoiselle Martin, notre dame de compagnie.

Mademoiselle Martin, vêtue de l'uniforme noir de sa charge, est une femme maigre aux traits chevalins. Elle me semble aussi sèche qu'une biscotte. Je me tourne vers Élane, qui est la fille de mon oncle et ma tante, Robert et Jeanne de Saint-Léger. C'est dans leur foyer que Jo et moi serons hébergées pendant la saison. La première chose qui me frappe est que ma cousine est très pâle, de la sueur perle à ses tempes. On dirait qu'elle va tourner de l'œil. Je scrute sa silhouette boulotte qui semble martyrisée dans son corset trop serré. Elle est vêtue d'un tailleur à jupe longue couleur chocolat. Elle souhaite certainement paraître plus mince, mais cette couleur est trop sombre pour une jeune fille. Son visage rond aux traits quelconques est éclairé par deux yeux d'un bleu pervenche. C'est son meilleur atout, mais j'y lis de la tristesse. Son manque de

beauté doit la faire souffrir.

— Élane, quel plaisir de te revoir !

— Je vais demander au cocher d'aller chercher votre malle, lance la dame de compagnie d'une voix grinçante. Pouvez-vous surveiller ces jeunes filles ?

Elle s'adresse à moi comme si nous étions des égales : la parente pauvre et l'employée. Son ton me déplaît, mais ce n'est ni le moment ni le lieu pour la remettre à sa place.

— Elle n'a pas l'air commode, dis-je à Jo, en suivant des yeux, sans beaucoup de bienveillance, la sèche silhouette.

— Ne t'inquiète pas, dit Élane. On la tient.

— De quelle façon ?

— Je l'ai surprise en train de boire le cognac de père. Elle s'est justifiée en disant que c'était pour des raisons médicales, car elle a les bronches fragiles. Le docteur lui aurait recommandé de siroter un petit verre de temps en temps.

Élane éclate d'un rire frais et moqueur, très contagieux.

— Mon œil que je lui ai dit, ajoute-t-elle. Vous levez le coude.

Je ris, à mon tour. Élane a plus de personnalité que je ne le pensais. Elle est peut-être armée pour survivre à la saison.

Sur le parvis, en attendant notre voiture, je jette un coup d'œil autour de moi. Si Zurich ressemble à une vieille dame endormie, qui joue mollement de son éventail, Paris sent le purin et la bonne odeur de la jeunesse. Les trottoirs sont encombrés de valises en carton, de malles et de caisses. Les ouvriers se bousculent, les garçons en uniforme courent. Les chevaux piaffent tandis que les cochers aux visages rougeauds, coiffés de chapeaux hauts de forme en cuir bouilli d'un jaune pisseux, invectivent grossièrement les piétons. J'en profite pour acheter le *Gil Blas*, un quotidien impertinent qui regorge de potins sur la bonne société. Sa lecture me permettra de me mettre à la page. Une fois installées dans un fiacre, nous papotons gaiement. Je découvre le caractère vif et enjoué d'Élane. Ses remarques sarcastiques me font rire. Le tout se déroule sous l'œil sombre de mademoiselle Martin, qui ne doit pas rire souvent au vu de sa bouche pincée.

— Alors, dis-je à Jo, comment se passent tes études ?

Ma petite sœur se mord la lèvre. Elle a l'air de se creuser la tête pour trouver une réponse. Elle ne doit pas ouvrir un livre souvent. Comment les jeunes filles peuvent-elles se défendre si elles n'ont aucune connaissance ? Soudain, le visage de Jo s'anime. Elle a aperçu quelque chose par la fenêtre.

— Regarde, Élane ! dit-elle. La Garde républicaine, là au coin de la rue.

Les deux jeunes filles collent leur visage contre la vitre. Les joues de Jo se

teintent d'un joli rose.

— Mesdemoiselles ! Un peu de tenue, dit la dame de compagnie.

— Oh, dit Jo, ils sont si beaux. Comment pouvez-vous être insensible à leur charme, mademoiselle Martin ? Une amie m'a dit que les officiers sont invités à des bals. Comme j'aimerais qu'ils me fassent valser. L'autre jour à la soirée que donnait la comtesse de Poursac, il y avait de beaux militaires en pantalon garance et veste bleue.

À l'idée de se trouver en présence d'un soupirant aux épaulettes et aux moustaches dorées, Jo a des palpitations. Je lève les yeux au ciel, mais ne dis rien. Elle est si jeune.

— Alors, dis-je, quoi de neuf dans la capitale ?

— Paris est défiguré par les travaux, dit mademoiselle Martin. Il y a du bruit à chaque coin de rue, de la boue, des échafaudages, et on croise des hommes basanés à n'importe quelle heure du jour. Nous n'avons même pas eu droit à une trêve pendant le carême.

— J'ai hâte que cette période se termine, gémit Jo. J'en ai assez de manger du poisson.

Je plonge la main dans mon sac en cuir, et lance d'un ton enjoué :

— J'ai acheté le *Gil Blas*. Je ne le trouve pas à Zurich. Les potins m'ont manqué.

Je secoue le journal devant ces dames. Jo a l'air embêtée. Elle jette un regard en coin à Elaine, qui a pâli. J'ai l'impression d'avoir fait une gaffe, mais je ne vois pas laquelle. Ma cousine me lance :

— Une langue de vipère écrit des billets désobligeants sur la bonne société.

— Votre mère vous a interdit de lire ce torchon, mademoiselle Elaine, coupe la dame de compagnie. Cela vaut aussi pour vous, mademoiselle Joséphine.

Elaine hausse les épaules.

— Tout le monde le lit, dit-elle. J'ai surpris maman hier matin, le journal dans les mains. Elle a pris un de ces airs coupables ! On parle de notre famille, Zelda, à la page 5.

Je feuillette le journal, et découvre l'article.

« Chères lectrices et chers lecteurs, êtes-vous prêts à prendre les paris ? Qui épousera le meilleur parti de cette nouvelle saison parisienne qui s'annonce riche en péripéties ?

Au rythme des bals et des réceptions, des pique-niques et des expositions florales, des parties de chasse et des promenades, je vais

vous dévoiler les détails croustillants, les rebondissements et les inclinaisons de cœur de nos jeunes gens.

Dans quelques jours, l'Alléluia de Pâques annoncera que le deuil de l'hiver est fini, et il nous ramènera, avec le renouveau de la nature, toutes les joies de la vie. Les Parisiennes frileuses vont bientôt nous revenir des régions des printemps éternels pour fleurir de leur beauté et de leur charme les salons parisiens. Notre saison, prononcez ce mot à l'anglaise puisqu'il nous vient du pays de la perfide Albion, sera-t-elle aussi brillante que celle de l'an dernier ?

Pendant les semaines à venir, nous nous concentrerons du côté des messieurs sur Monsieur Henri Lemeunier, le capitaine d'industrie. Il se murmure que la mère de ce célibataire endurci souhaite qu'il se décide enfin à se laisser passer la corde au cou. Mais ce jeune homme entêté préfère courir les cabarets et fréquenter les actrices, en particulier une jolie brune aux yeux effrontés, Léopoldine de Clervaux. Qui l'emportera entre la mère et le fils, entre le devoir et la frivolité, entre la famille et la recherche effrénée du plaisir ? Le suspense est entier, et je ne manquerai pas de vous informer du résultat des courses.

Du côté des jeunes filles, mademoiselle Joséphine de Beauregard sera la débutante de l'année. Sa jolie frimousse et sa belle dot (20 000 francs-or de rentes !) devraient lui valoir de nombreux soupirants. Sa cousine, mademoiselle Victoire de Saint-Léger, est moins dotée, mais cette jeune fille blonde aux yeux azur est d'une beauté époustouflante. Gageons qu'elle sera l'un des ornements de la saison, et qu'elle brisera bien des cœurs.

Par charité, nous ne nous appesantirons pas sur les chances qu'a mademoiselle Elaine de Saint-Léger, la sœur aînée de Victoire, de décrocher un mari. Cette jeune fille terne et maussade, trop enveloppée de surcroît, en est à sa troisième saison. Parions qu'il y en aura au moins une quatrième.

Nous ne nous attarderons pas davantage sur la sœur aînée de Joséphine, mademoiselle Zelda de Lafaye. Cette jeune femme hardie et sans le sou affiche haut et fort des idées aussi nouvelles que choquantes, comme le droit de vote pour les femmes ou l'abandon du corset. Elle serait venue soutenir sa sœur dans ce moment délicat qu'est l'entrée dans le monde pour une jeune fille.

Je vous dis à très bientôt, chères lectrices. N'oubliez pas de vous abonner pour recevoir ma rubrique dès sa parution. »

**Signé Domino,
Le billet mondain de Paris, 3 mars 1902**

J'avais oublié l'esprit de Paris. C'est un savant mélange d'élégance, de politesse, de roserie, voire de méchanceté. Une réputation peut être détruite en quelques lignes, relayée par les nombreux salons où se presse la bonne société.

— Qui est Domino ? dis-je.

— On ne sait pas, répond Jo. Il se murmure qu'elle appartient à notre milieu.

— Elle a l'air bien informée, dis-je. Comment peut-elle savoir que je vais participer à la saison ?

Élaine hausse les épaules.

— Elle sait tout sur tout le monde.

— Je la trouve cruelle, dit Jo.

Ses yeux sont brillants de larmes. Les attaques perfides de Domino l'ont bouleversée. Jo a toujours été sensible et généreuse. Élaine lève fièrement le menton. Je comprends mieux sa mine chiffonnée. Quelle humiliation pour une jeune fille de découvrir son nom dans un journal, qui doit tirer à un million d'exemplaires, pour y lire qu'on est dépourvue d'attraits !

— Tu as bon cœur, Jo, mais tu sais bien que c'est ce qu'on murmure dans mon dos ou dans celui de Zelda, dit-elle.

Jo me jette un regard gêné.

— Ne t'inquiète pas pour moi, dis-je en posant ma main sur la sienne. Je me fiche de l'opinion des autres.

Mademoiselle Martin me regarde d'un air scandalisé.

— Est-ce vrai, me demande Élaine, que tu as écrit un article sur le corset ?

— Tout à fait. Et je vais vous dire ce que je pense de cet instrument de torture qu'on impose aux femmes.

La dame de compagnie ferme les yeux. Je la soupçonne de réciter un « Je vous salue Marie. »

Le fiacre a quitté les boulevards populaires pour le quartier élégant du faubourg Saint-Germain. L'hôtel particulier des Saint-Léger est situé au bon endroit sur la carte de la bonne société. À Paris, on n'habite pas n'importe où quand on veut afficher son appartenance au milieu le plus brillant. Si l'Ouest parisien est prisé, en particulier le huitième arrondissement quadrillé de beaux hôtels particuliers et éloigné des quartiers ouvriers, le faubourg Saint-Germain, un lieu paisible entre cour et jardin, est l'endroit où résident les plus anciennes familles, celles issues de l'aristocratie. Nous empruntons la rue de Varenne. Notre fiacre franchit une porte cochère ouverte à deux battants, tourne dans la

cour pavée, et s'arrête devant le perron gardé par deux lions en pierre. En descendant de la voiture, je suis prise de timidité. Je suis nerveuse à l'idée de retrouver ces parents qui m'ont rejetée. Je monte les marches, entre dans le vestibule. L'hôtel particulier construit en 1765 a été remanié sous Napoléon III. Un escalier monumental en marbre soutenu par d'énormes colonnes en bronze a remplacé l'élégant escalier en pierre. Les pièces de réception croulent sous les dorures, et les lourdes draperies de velours masquent la lumière. Le style Second Empire est passé de mode. Dans notre milieu, on n'apprécie que le 18^e, pourtant ma tante n'a rien changé au décor, certainement par avarice.

Dans le salon, la famille Saint-Léger nous attend. Les regards de ma tante Jeanne, de ma cousine Victoire et de mon oncle Robert se posent sur moi. Victoire observe d'un œil moqueur mon chapeau noir sans ornement et ma mise modeste. Ma situation me saute aux yeux. Je vais vivre pendant plusieurs mois, entourée de personnes que je n'ai pas choisies et pratiquer des activités et des divertissements qui ne me sont pas familiers et pour lesquels je n'ai aucun goût. Mais pourquoi Jo ne peut-elle pas se débrouiller seule ? Je jette un regard à ma sœur, et mon cœur se serre à la vue de son visage naïf. Mes parents se mettent à parler en même temps. J'avais oublié l'accent haut perché de notre milieu.

— Zelda, quel plaisir de te revoir, dit mon oncle, en me donnant deux bises sonores.

Mon oncle Robert a le teint rougeaud, des favoris grisonnants et des cheveux blancs qui forment une couronne sur son crâne dégarni. Son visage arbore un air faussement bienveillant. Il était le frère de ma mère, mais les liens du sang ne l'ont pas empêché de la faire interner et de me dépouiller. Puis mon regard croise celui de ma tante Jeanne.

— Zelda, ma très chère, dit-elle en effleurant ma joue de ses lèvres sèches.

Notre inimitié n'a pas pris une ride. Je la déteste, et elle me le rend bien. Ma tante, sous un vernis de bonnes manières, dégage une impression de dureté. Elle parle d'un ton cassant et son rire sarcastique m'a toujours donné des frissons. Je ne pourrai jamais lui pardonner la façon dont elle a débarqué dans notre maison de famille, alors que ma mère venait à peine de partir pour cet asile où elle devait mourir quelques semaines plus tard. Je la revois dépouiller les pièces de leurs meubles et de leurs objets précieux. J'observe ses lèvres minces, ses mains aux doigts maigres, prêtes à saisir ce qui passe à leur portée, ses yeux bruns et durs. Mon oncle est plus chaleureux, mais il est faible. Sa femme le mène par le bout du nez.

— Bonjour, ma tante, bonjour, mon oncle, dis-je en me forçant à sourire.

Je me tourne vers Victoire, la sœur d'Élaine. L'article de Domino dans le *Gil Blas* ne mentait pas : elle est d'une beauté éblouissante. Elle me dépasse d'une

tête. Sa coiffure romantique lui sied à merveille : une partie de ses boucles blondes est rassemblée au-dessus de sa tête, l'autre partie s'enroule en de longues anglaises qui tombent gracieusement sur ses épaules. Déjà quand elle était enfant, les gens parlaient de son bandeau d'or pour décrire sa chevelure. Quant à ses yeux, mon Dieu ! Ils sont d'un bleu pervenche éclatant. Victoire me dévisage avec condescendance. Il est clair qu'à ses yeux, je suis une personne inintéressante. Ses lèvres effleurent à peine ma joue.

— Victoire, dit Jo, nous avons croisé la Garde républicaine.

Et les voilà, toutes les trois, en train de causer des militaires ! Puis Jo me prend la main :

— Viens ! Je veux te présenter Bobo. Je t'ai dit que j'avais un chien ? Un amour de bichon...

— Ce sera pour plus tard, dit ma tante avec son sourire de croque-mort. Elle a de petites dents pointues et une bouche étroite. Nous allons d'abord prendre le thé. Je veux présenter Zelda à Edmonde.

Le regard de Jo évite le mien, alors qu'Élaine soulève ses sourcils ironiquement. Quelque chose se trame, mais quoi ?

— Savez-vous, très chère, qu'Henri Lemeunier pourrait se décider à se marier ? dit Edmonde de Sastre à ma tante.

Elles échangent un regard complice. Un silence riche en spéculations succède à cette information capitale. Je me souviens que le billet de Domino parlait de cet homme.

— La fortune des Lemeunier est solide : 2 millions de francs-or ! Je le tiens de madame Brunet qui est apparentée par son cousin au deuxième degré à la sœur des Perrin qui a épousé un Lemeunier. C'est une excellente nouvelle pour Jo et Victoire, ajoute Edmonde.

À la mention du prénom de ma sœur, je lève la tête. Jusque-là, la conversation m'ennuyait. J'ai d'abord savouré une tasse de thé de Chine accompagnée de délicieux sandwiches à l'anglaise. J'avais faim. Le pain de mie était frais, et le saumon de première qualité. Je me suis resservie malgré les gros yeux que m'a faits ma tante. Cette Edmonde doit occuper une position sociale élevée, car l'avarice de Jeanne est bien connue. Il suffit d'observer le petit feu qui crachote dans la cheminée et le mobilier défraîchi du salon pour s'en convaincre. Entre les peintures chocolat, les draperies en peluches grenat assorties aux canapés et le tapis d'Aubusson, qui doit être dans la famille depuis au moins cinq générations, il n'y a aucune harmonie. Mais aujourd'hui, elle n'a lésiné ni sur le beurre ni sur le lait qui mousse dans le pot en porcelaine fine. Une fois rassasiée, j'ai tué le temps en récitant dans ma tête le protocole à suivre pour porter secours à une personne victime d'une crise d'épilepsie. Il faut distinguer la crise sans convulsions de celle avec convulsions. Je me demandais quoi faire quand la crise dure plus de cinq minutes, lorsque le prénom de Jo m'a fait revenir dans le monde réel.

— En quoi cette nouvelle concerne-t-elle ma petite sœur ?

— Allons, Zelda, me réprimande ma tante, vous savez bien que Jo a de nombreux atouts.

Madame de Sastre complète la pensée de ma parente :

— Sa dot lui permet d'intégrer le cercle restreint des plus beaux partis de la saison. Elle sera sur un pied d'égalité avec les filles des rois de l'industrie et de la banque. Elle pourrait même rivaliser avec les demoiselles du quartier de

Sainte Clothilde. Elle est si gracieuse.

On dirait que cette dame parle d'un régiment de demoiselles en jupon. D'ailleurs, elle ressemble, avec son nez busqué, à un général qui serait à la tête d'un bataillon armé d'éventails. Sainte Clothilde est un étroit quadrilatère où habitent les débris de l'aristocratie.

— Je croyais que les vieilles familles étaient fauchées, dis-je.

— Les dots sont minces, répond Edmonde, mais les jeunes filles sont apparentées à l'Europe entière. Elles ont des oncles, des cousins, des frères qui sont princes, ducs, et parfois même roitelets de l'une de ces obscures principautés d'Europe centrale. Mesurée à leur aune, la fortune des Lemeunier est récente.

— Elle date de la Révolution française, dit ma tante d'un ton aigre. Combien de décennies leur faudra-t-il encore pour qu'ils puissent devenir membres du Jockey Club ?

La mauvaise humeur de Jeanne s'explique par ses origines plébéiennes. Les « de Rovira » - c'est son nom de jeune fille - sont issus de la bourgeoisie marchande. Leur véritable nom de famille est : Charpentier de Rovira. Inutile d'en dire plus. Il y a un couvreur ou un charpentier, voire un menuisier, dans leur lignée. Avoir un travailleur manuel dans son arbre généalogique, même si cela remonte à l'Ancien Régime, est une tache difficile à effacer. Ma tante ne trompe personne avec ses grands airs. C'est peut-être le fait d'avoir étudié à l'étranger, dans une ville plus ouverte aux idées nouvelles, mais la société parisienne me paraît bien provinciale.

— Oh, Henri est membre de nombreux clubs, précise Edmonde de Sastre. Il appartient à la Société de Géographie. Il est aussi vice-président de l'Automobile Club de France. C'est un très bon parti. Je suis en relation avec sa mère pour sélectionner les jeunes filles.

Elle arbore un air modeste, qui ne trompe personne.

— Ma chère, dit ma tante, vous serez la reine de la saison. Aucun mariage important ne se fera sans vous.

— C'est une responsabilité, bien sûr, mais j'aime tellement voir les jeunes gens et leur famille se rapprocher.

J'observe Edmonde de Sastre pendant qu'elle grignote un sandwich au saumon. Elle a des matières distinguées et des traits aristocratiques avec son visage mince au menton légèrement proéminent. Sa chevelure blonde est organisée en une masse de boucles si compliquées qu'il doit falloir au moins une heure à sa femme de chambre pour élaborer sa coiffure. Ses yeux mobiles d'un

gris très doux sont parfois traversés d'un éclair intéressé. Elle a aussi des mains fines couvertes de bagues. Elaine m'a soufflé, pendant que je me rafraîchissais avant de descendre retrouver ma tante pour le thé, qu'Edmonde est la marieuse officieuse de la saison. C'est une femme d'expérience, qui a convolé à trois reprises. Son premier époux était ce qu'on appelle une erreur de jeunesse. Elle n'en parle jamais, mais tout le monde sait que c'était un officier sans le sou qui a eu le bon goût de se faire tuer à la bataille de Sedan. Elle s'est remariée très vite avec un riche banquier de la Plaine Monceau, puis, après son second veuvage, avec un aristocrate à la fortune écornée. Cet homme l'a installée sur les hauteurs où elle souhaitait évoluer. Son charme, son ambition et son goût pour l'intrigue lui ont permis de devenir une personnalité incontournable dans le beau monde. Mais au fil du temps, la fortune considérable du banquier s'est amoindrie. Elle a alors commencé à rendre service à des amies en les aidant à sélectionner de bons partis, moyennant un arrangement. Puis des mères, qui souhaitaient que leurs enfants, pas aussi bien nés qu'elles auraient aimé, fassent un beau mariage, l'ont prise pour confidente. Edmonde a glissé dans son carnet mondain quelques noms fraîchement arrivés pourvus d'une grosse fortune ou d'une très belle dot. Son entregent et sa discrétion sont parvenus aux oreilles des milliardaires américains. Elle s'est fait une spécialité pour rapprocher l'argent du Nouveau Monde et la vieille aristocratie française désargentée.

Après avoir tamponné avec délicatesse ses lèvres avec sa serviette, elle se tourne vers moi :

— En parlant de responsabilités, j'aimerais, ma chère petite, que vous surveillez votre langage. On ne dit pas « faucher ». Je me demande où vous avez appris ce mot. Pas chez votre tante ni chez votre pauvre maman, j'en suis sûre. Et quand vous ricaniez comme vous le faites en ce moment, vous faites très commune.

Elle me chauffe les oreilles, celle-là !

— Je ne compte pas changer ma façon de parler, dis-je, car je n'ai pas l'intention de rencontrer monsieur Lemeunier, sauf à son mariage, si Jo tombe amoureuse de lui. J'ai lu dans le *Gil Blas* qu'il entretient des actrices. Il m'a l'air d'être un débauché.

Malgré mon irritation, je reste polie pour protéger les intérêts de Jo. Si je comprends bien, rien ne peut se faire sans cette dame. Edmonde me regarde d'un air choqué.

— Les hommes ont besoin de jeter leur gourme. Je vous assure qu'Henri est un très bon parti, et c'est un galant homme. Et je vous demanderai de ne plus

mentionner ce quotidien en ma présence. Cette Domino écrit des choses affreuses sur notre milieu. Je souhaite qu'on la démasque. J'en ai touché un mot au préfet de police, monsieur Lépine, un bon ami à moi. Il a mis ses enquêteurs sur sa piste. Cette intrigante se fait un malin plaisir à abaisser les vieilles familles.

Ma tante hoche la tête. Le nom de cette journaliste semble lui donner des vapeurs. Il est vrai que le portrait sans fard qu'a dressé Domino d'Élaine a dû la vexer.

— Je suis en train de penser, ajoute Edmonde comme si l'idée surgissait en ce moment même de son esprit, que vous pourriez aller dans le monde et chaperonner votre sœur.

— Pour quoi faire ? Ma tante s'occupera très bien de Jo. Pour ma part, je me contenterai de veiller à ce que ma sœur ne tombe pas amoureuse d'une mauvaise personne. Je compte rester bien au chaud pendant que Jo courra les bals.

— Vos sentiments fraternels vous honorent, ma chère petite. Prendre soin des siens est une belle qualité, mais notre Jo souhaite que vous vous teniez à ses côtés pendant sa saison.

— Quoi ?

— On dit comment, ma chère Zelda.

— Je veux dire...

Je me mets à bredouiller.

— Elle ne m'en a pas parlé.

— Elle comptait le faire, intervient ma tante. Mais je préfère que nous ayons ce petit tête-à-tête.

Dans ce « tête-à-tête », elle inclut la marieuse. Je suis perdue. Je regarde les deux femmes en train de siroter leur thé. Dans quel traquenard suis-je tombée ?

— J'ai besoin de faire des allers-retours entre Paris et Zurich. Comme vous le savez, j'ai décroché une bourse lors de mon admission à l'université. Je dois préparer ma thèse et échanger avec mon maître de stage.

— J'ai pris la liberté d'écrire au recteur, dit ma tante. Il est prêt à vous accorder une dispense. Il considère que vous pouvez mener vos travaux à Paris tout en entretenant une correspondance avec votre professeur.

Le sol est en train de se dérober sous mes pieds. Je ne veux pas faire tapisserie, assise sur une chaise dorée, mal habillée, pendant que Jo virevoltera d'un cavalier à un autre.

— Je ne veux pas prendre le risque de retarder la soutenance de ma thèse. La possibilité de suivre ce cursus a été une chance extraordinaire pour moi.

— Puisque je vous dis que tout est arrangé. Et entre nous, je ne vois pas bien

où cela va vous mener, dit ma tante.

— Je veux exercer comme médecin, et vivre de mon métier.

J'ai élevé la voix. Edmonde observe mes mains qui tremblent de colère.

— Je comprends cet amour pour l'étude, dit-elle d'un ton conciliant. J'ai beaucoup lu de romans dans ma jeunesse. J'ai même été tentée de me faire une place dans le monde des lettres.

Insensible à mes yeux qui la foudroient, elle poursuit :

— De nombreuses jeunes femmes sont gouvernantes sans être allées à l'université.

— Vous n'avez pas écouté ce que je vous ai dit. Je veux exercer comme médecin.

Je leur ai cloué le bec. Qui a entendu parler d'une femme qui exercerait la médecine ? C'est un domaine réservé aux hommes. Il est bien connu que les femmes n'ont ni leurs idées générales ni leur puissance de création. Le teint de ma tante devient terreux. Elle jette un regard apeuré à Edmonde. Pourvu que cette dernière ne nous raye pas de sa liste en raison de mes extravagances !

— Je n'ai pas de dot, tante Jeanne, vous le savez, dis-je d'un ton plus doux. Je n'ai aucune chance de me marier. Et je ne veux pas être à la charge de ma famille pour le restant de mes jours.

Le regard de Madame de Sastre s'adoucit. Ce refrain lui est familier, à la différence de cette folie de diriger un cabinet médical.

— Chère enfant, dit-elle d'une voix douce, votre père vous a laissée dans une situation embarrassante.

J'attends la suite, le cœur battant. Edmonde doit être l'une des personnes les mieux informées de Paris. Aurait-elle découvert tous les secrets que cachait mon père ?

— L'escroquerie qu'il a montée, ajoute-t-elle, a écorné la fortune de nombreuses familles de notre milieu. Les gens ont la rancune tenace. Cela va compliquer votre entrée dans le monde.

Edmonde marque une pause pour me faire comprendre que ma situation est encore plus difficile que je le pense. Elle ne peut pas deviner que je suis soulagée qu'elle ne sache rien de plus que ce que les gazettes ont rapporté.

— Je peux vous organiser des rencontres avec des messieurs à la moralité irréprochable, continue Edmonde. Vous avez de l'énergie et une tête solide. Certains hommes feraient mieux de vous épouser plutôt qu'une de ces écervelées qui ne savent dire que « oui » et « non ». Mais malheureusement, dans la vie, ça ne se passe pas ainsi.

Son œil aussi vif que celui d'un maquignon soupèse ma mince silhouette, détaille les traits de mon visage, jauge ma valeur sur le marché du mariage. Je me sens humiliée d'être réduite à un objet que les hommes peuvent désirer ou rejeter, se passer de main en main comme une vieille chaussure.

— Avez-vous des préférences ? me demande-t-elle.

— C'est-à-dire ?

— Aimez-vous les hommes enjoués par exemple, ceux qui ont de l'humour ?

— Non, sans façon, dis-je. Je n'ai pas besoin de quelqu'un qui rit de mes bons mots et encore moins, d'être obligée de rire des siens.

— Avez-vous l'amour du foyer ? C'est important chez une femme.

— Eh bien, pas chez moi. Je rêve de partir à l'aventure. J'aimerais aller en Amérique voir ces grands immeubles qu'ils sont en train de construire.

Edmonde me regarde bizarrement.

— Ces choses ne sont pas importantes pour qu'un mariage soit heureux, dit-elle. S'adapter est une qualité essentielle pour réussir sa vie conjugale. Les hommes n'en sont pas toujours capables. C'est à la femme de faire des compromis.

— Je ne crois pas qu'il y ait quelque chose en moi que j'ai envie de changer.

Je peux lire dans ses yeux de porcelaine qu'un éclat calculateur ternit ce qu'elle est en train de penser : *elle va être difficile à caser, celle-là*. Elle boit une gorgée de thé.

— Je vous trouve bien exigeante, ma chère, dit-elle en pinçant ses lèvres.

— Au contraire, chère madame, je n'ai aucune exigence. Je ne veux pas vous faire perdre votre temps. Je ne compte pas me positionner sur le marché du mariage.

— Vous devriez. C'est le seul état convenable pour une femme. De toutes façons, je ne crois pas que vous ayez le choix.

— Et pourquoi ça ?

— Jo ne fera son entrée dans le monde que si je m'occupe de vous. Nous nous sommes mises d'accord avec votre tante.

Elle parle d'argent, bien sûr. Je vois bien à son air pincé que cet arrangement ne l'enchanté pas plus que moi. Je suis perdue. Pourquoi les tractations se font-elles dans mon dos ? Je me tourne vers Jeanne. Elle joue avec l'anse de sa tasse de thé, son regard fuit le mien.

— Pourquoi ne pas m'en avoir parlé ?

— Votre sœur s'inquiète pour vous, dit-elle. Elle était devenue un paquet de nerfs. Elle m'a lancé un ultimatum : si vous ne l'accompagnez pas, elle ne fera

pas son entrée dans le monde. Elle a même entamé une grève de la faim. J'ai dû lui promettre que je m'occuperai de vous. Je vous en prie, Zelda, faites un effort. Pour votre sœur.

L'accablement me saisit. Tout le monde sait que je suis prête à me dévouer corps et âme pour Jo. Pourquoi le sort s'acharne-t-il sur moi, alors que j'ai réussi à trouver ma voie et à m'affranchir de ce milieu dur et avide ? Edmonde sent que je m'amollis.

— Je suggère, dit-elle, que vous surveillez votre langage. Et vous pourriez modifier votre prénom. Griselda me semble plus distingué que Zelda, qui est en outre d'origine germanique. Au vu des mauvais souvenirs qu'ont laissés les Prussiens lors du siège de Paris... De plus, Zelda signifie : « guerrière grise », ce qui me paraît peu approprié pour une jeune fille. Et racontez que vous êtes demoiselle de compagnie à Zurich chez des amis de votre famille. Les messieurs n'aiment pas les femmes trop instruites.

Je suis trop accablée pour lui répondre. Ce qui est sûr, c'est que je ne compte pas me mettre en frais pour ces blancs-becs qui fréquentent les bals.

— Je dois avoir une conversation avec Jo, dis-je en me levant brusquement. Je vous ferai part de ma décision.

Zelda

Je monte l'escalier d'un pas vif, puis pousse la porte de la chambre de Jo. Le bichon, à la fourrure d'un beige mousseux, jappe à mon entrée. L'odeur poisseuse de la guimauve flotte dans l'air. La pièce, de vaste proportion, ressemble à une bonbonnière avec ses murs recouverts d'un papier peint rose orné de bouquets de fleurs des champs, assorti au couvre-lit. Jo et Élane ont étalé des éventails sur le lit. Ma sœur est en train d'en ouvrir un en dentelle Duchesse et Point de Gaze d'un blanc neigeux à la structure en nacre gravée.

— Zelda, dit Jo. Je dois choisir un éventail pour le bal blanc que va donner la duchesse de Gramont. Viens m'aider ! C'est mon premier bal de la saison. Je veux qu'on me remarque. Sais-tu que l'Exposition de 1900 a remis à la mode la dentelle ? J'hésite entre le chantilly et le royal Alençon. Qu'en penses-tu ?

Jo déplie deux petites merveilles dont les volants sont aussi légers qu'un souffle.

— Plus tard, Jo, dis-je. Élane, puis-je te demander de nous laisser ? J'aimerais avoir une conversation avec ma sœur.

Elaine se tourne vers Jo, et fait une grimace.

Dès que nous sommes seules, ma colère éclate comme un orage après une brûlante journée d'été.

— Peux-tu m'expliquer pourquoi tu me mets dans une position impossible ? Edmonde m'a demandé de participer à la saison. Tu aurais exigé que je t'accompagne. Tu aurais dû m'en parler. Nous nous écrivons chaque semaine, et tu n'en as pas dit un mot dans tes lettres. Voulais-tu me piéger ?

Jo lève le menton, et me regarde dans les yeux avec une pointe de défi.

— Tu aurais refusé.

— Et ?

— Ce n'est pas juste, dit-elle en tapant du pied. J'ai tout, et toi...

Elle s'interrompt, rouge comme une tomate.

— Et moi, je n'ai rien. C'est ce que tu veux me dire ? Eh bien, tu te trompes, Jo. Je ne suis pas riche, mais je possède beaucoup de choses.

— Rien qui compte, Zelda.

— Ah bon ! Tu n'accordes aucune importance à l'instruction, si je comprends bien. Pour moi, le savoir est une richesse.

— Ne me dis pas que tu veux devenir une de ces femmes aux traits hommasses ?

— C'est comme ça que tu me vois ?

— Non, bien sûr que non. Mais tu es encore jeune. Dans quelques années, ce sera fichu pour toi.

— Et qu'est-ce qui sera « fichu » ?

— Tu ne pourras plus te marier.

— Qui t'a dit, Jo, que je veux épouser quelqu'un ?

— Toutes les femmes souhaitent se marier et avoir des enfants.

— Tu serais étonnée de savoir combien parmi elles regrettent cet état. Quant à moi, je souhaite rester célibataire. Je ne serai pas à ta charge, car j'ai un métier et je compte bien l'exercer.

— Ne me dis pas que tu vas passer toute ta vie au milieu de folles dans un asile.

— Tu vas être surprise, mais oui, c'est mon ambition. Les traitements que subissent ces femmes sont inhumains. Je veux travailler pour les adoucir et tenter d'améliorer leur état mental.

Jo hausse les épaules.

— Tout le monde dit qu'une femme n'est pas faite pour exercer un métier comme un homme.

— Jo, tu as besoin de t'instruire, de lire des livres qui te feront réfléchir. Je vais dresser une liste. Tu dois apprendre à te forger une opinion et non pas à répéter bêtement ce que de vieilles barbes susurrent aux oreilles des jeunes filles.

Nous sommes face à face, près de la commode en bois de rose, les bras croisés, le visage fermé. C'est la première fois que nous nous affrontons. Jusque-là, j'étais la grande sœur que Jo admirait et dont elle suivait les conseils aveuglément. Qui a bien pu lui monter la tête ? Elle me jette un regard de défi.

— Moi, je veux me marier, dit-elle.

— Je comprends, et je suis là pour t'aider à faire le bon choix. J'ai promis à maman que je veillerai sur toi.

— Mais ce n'est pas juste, répète Jo. Elle a les larmes aux yeux. Je suis riche et pas toi.

— Ni toi ni moi n'y pouvons rien, et nous n'avons pas le pouvoir de changer les choses. J'ai appris que se révolter contre les coups du sort n'apporte que de l'amertume. Tu n'as pas le contrôle de ta fortune. Tu ne peux pas la partager avec moi. Les femmes n'ont aucun droit. Une fois que tu seras mariée, ton argent appartiendra à ton mari.

— Je ne peux pas partager mon argent avec toi, mais je peux t'aider.

— À quoi faire ?

Devant son air douloureux et ses larmes qui menacent de couler, j'adoucis ma voix. Je déteste la voir aussi bouleversée. Je pose ma main sur son bras.

— Jo, je n'ai pas d'argent. Je ne pourrai pas t'accompagner, car je ne peux pas acheter de jolies robes. Ton éventail, dis-je en lui enlevant l'objet des mains et en ouvrant le mécanisme délicat, représente le coût de ma pension à Zurich pour l'année.

— J'ai tout arrangé.

— Comment ça ?

— J'ai entamé une grève de la faim et menacé de quitter Paris et d'aller m'enfermer dans un couvent.

Elle parle vite, d'une traite, sans reprendre son souffle.

— Et ?

— Ma marraine est d'accord pour financer ton entrée dans le monde.

— Quoi ?

— Tu as bien entendu. Nous allons te monter une garde-robe, et je te prêterai mes colifichets.

Jo semble très fière d'elle. Elle est plus combative que je ne le pensais. Soudain, elle me saute au cou. Son haleine parfumée à la réglisse fait surgir une bouffée de souvenirs. Elle a toujours adoré cette friandise. Je serre contre moi cette petite fille qui n'en est plus une. Je pose ma joue sur ses cheveux. Ils sont doux comme de la soie.

— Tu n'as pas le choix, grande sœur, dit-elle. Si tu ne viens pas, je n'irai pas non plus.

Je recule d'un pas.

— Tu n'as rien écouté de ce que je t'ai dit. Je ne veux pas me marier. Je ne remiserai pas aux oubliettes mes ambitions.

Jo hausse les épaules. J'ai l'impression que nos rôles se sont inversés. Elle est la grande sœur pleine de sagesse, et moi l'écervelée.

— Je ne te crois pas, dit-elle. Je comprends que tu veuilles soigner les gens. Tu as toujours été attentive aux souffrances des autres. Mais tu pourrais te marier. Tu as été meurtrie par le scandale qu'a causé papa. Depuis, tu t'interdis plein de choses. N'as-tu pas envie de connaître le grand amour ? Et de recréer le foyer que nous avons perdu ?

Son visage sérieux attend une réponse. Je me dirige vers la fenêtre. Je ne veux pas que ma sœur voie les larmes perler à mes yeux. J'ai bien sûr la nostalgie de notre maison d'Ensuis, que notre mère avait su rendre si douillette, mais le scandale « de Lafaye » est gravé dans ma chair. Il a modifié en profondeur ma vision des relations entre les hommes et les femmes. Je jette un coup d'œil dans le jardin. Le froid a saisi les corolles des premières jonquilles, les branches des

marronniers sont encore dénudées, l'herbe est pâle, recouverte d'une mince couche blanche qui doit craquer sous les pieds. Ce paysage glacé fait vibrer une corde en moi, et pas la plus gaie : je suis devenue un cœur en hiver. Je me tourne vers ma sœur, et m'adosse contre le mur.

— Jo, on farcit la tête des filles avec le grand amour. L'idée est que notre vie commence le jour de notre mariage. Mais quand tu travailles dans un hôpital, tu apprends beaucoup de choses sur la façon dont les hommes se comportent et la souffrance des femmes.

— Tu es devenue une femme sombre, hostile aux hommes, dit Jo, le visage à nouveau fermé. J'espère bien tomber amoureuse pendant la saison. Je veux vivre ces sensations dont parlent les romans. Je veux que la tête me tourne en regardant les yeux dans les yeux mon amoureux.

Ses joues ont rosé. Elle ferme les yeux pour ne pas perdre une miette de ses songes creux.

— Je croyais qu'il était interdit aux jeunes filles de lire des romans, dis-je.

— Élane se débrouille pour s'en procurer. Nous lisons *Le Mariage de Chiffon* de Gip, en ce moment, tu connais ?

Je secoue la tête.

— Vous êtes sur une mauvaise pente.

Je la regarde. Elle est si jolie. De quel droit briserai-je les rêves de ma petite sœur ? Et qui sait ? Elle peut rencontrer un garçon charmant avec qui elle formera un couple heureux. Il y a quelque chose de joyeux en Jo, quelque chose qui chatoie et attire les autres. Elle a des aptitudes pour le bonheur, alors que moi, j'ai peu de dons pour cet état. C'est comme si les dieux avaient réparti justement entre nous deux les traits de personnalité de nos parents. Mon père était épris de liberté, ma mère avait le goût du bonheur. Jo serait incapable de s'assumer. Si elle se trouvait dans une situation difficile, elle se débrouillerait peut-être comme on dit, mais je crois qu'elle espérerait, chaque jour, qu'un homme sonne à sa porte et résolve ses problèmes. Je découvre à quel point nous attendons des choses différentes de la vie. Jo me sent faiblir.

— Écoute, si à la fin de la saison, tu n'es pas tombée amoureuse, et si tu as toujours tes idées de femme indépendante, nous serons quittes. Mais je veux que tu participes à cette saison.

— Jo !

Ma voix n'est plus qu'un gémissement.

— Fais-le pour moi. Tu n'as pas le choix. Tu as promis à maman. Tu ne voudrais pas que je m'enferme dans un couvent et que je gâche ma vie à cause de ton égoïsme ?

— Tu es un monstre.

— Je dirais que je suis têtue. C'est de famille, il paraît.

Elle me saute au cou.

— Je suis si heureuse qu'on soit ensemble cette saison. Je te quitte. J'ai mon cours de musique.

Et dans un tourbillon de jupons, elle saisit une partition et disparaît.

Je sors dans le couloir, hébétée par cette conversation. J'ai découvert que Jo était manipulatrice, entêtée, et plus fine psychologue qu'elle n'en a l'air. Elle admire les militaires, mais elle est loin d'être une écervelée. Je devrais être rassurée, mais je suis surtout furieuse. Elle m'a acculée dans un coin et, sans une once de compassion, m'a tapé dessus jusqu'à ce que je cède.

La femme de chambre surgit dans le couloir et me propose de défaire ma malle. Ma chambre est plus petite que celle de ma sœur, et elle est meublée de vieilleries. Mais elle donne sur le jardin. Je ne suis pas si mal lotie. La femme de chambre jette un regard méprisant à mes jupes au tissu râpé, à mon sac en cuir avachi que j'ai acheté d'occasion, à mes bas reprisés. Quant à ma robe du soir, je n'en possède qu'une, elle pend esseulée dans l'armoire. Quel milieu ! Même les domestiques affichent leur snobisme. À une époque, j'aurais courbé la tête devant le regard de cette femme, mais plus maintenant.

— Voulez-vous que je range les effets qui se trouvent dans votre sac en cuir ? me demande-t-elle.

— Non, dis-je vivement.

Elle me jette un regard surpris, mais elle quitte la pièce en domestique bien dressée. J'ouvre mon sac. Je pose sur le secrétaire mes livres et mon nécessaire à écriture, ainsi que ma trousse de médecin. Puis je saisis un paquet de lettres dissimulées dans la doublure du sac. Je regarde autour de moi. Où les mettre ? Les domestiques fouillent dans les affaires, c'est bien connu. Je ne veux pas que mes lettres tombent dans de mauvaises mains. Je serre le paquet si fort que mes jointures me font mal. Je me demande pour la énième fois pourquoi je ne jette pas au feu cette correspondance. La conserver est une folie. Si quelqu'un la découvre, elle pourrait ruiner les espoirs de mariage de Jo. Et elle provoque en moi des sentiments de révolte, de rancune, voire de dégoût. Parfois, je me surprends à haïr cette plume qui court sur le papier. C'est une émotion si violente qu'elle me laisse désemparée. J'ai essayé plusieurs fois de me débarrasser de ces lettres. J'ai allumé le feu dans la cheminée, manié le soufflet pour faire grossir les flammes, mais, au dernier moment, je n'ai pas pu les détruire, comme si une main invisible retenait mon bras. Je m'agenouille, palpe le plancher à la recherche d'une latte disjointe. Je fais le tour de la pièce, soulève

le tapis. Rien. Dans le coin de la chambre, enfin, une latte bouge sous mes doigts. Je réussis à la soulever à l'aide de mon scalpel. Il y a un vide entre le plancher et le sol. Il est étroit, mais je peux y glisser mon paquet. J'ai encore la main dans le trou, quand quelqu'un frappe à la porte. Je sursaute, remets vite la latte à sa place. Je me relève, époussette ma jupe et lance :

— Entrez !

Élaine franchit le seuil de ma chambre.

— Je n'ai pas pu voir ta tête, Zelda, me lance Élane. C'est bien ennuyeux qu'on ne puisse pas à la fois regarder et écouter par le trou d'une serrure.

Étant donné que Jo et moi avons haussé la voix, j'imagine qu'Élane n'a pas eu de mal à entendre notre dispute.

— Je ne sais pas ce qui lui est passé par la tête, dis-je.

— Elle s'inquiète pour toi.

— C'est le monde à l'envers ! Pourquoi ta mère a-t-elle accepté que je me greffe à la saison ? Je vois bien que Jo est entêtée, mais de là à lui céder tous ses caprices.

— Si maman pouvait tirer un peu d'argent en vendant les petites cuillères, elle le ferait.

— Que veux-tu dire ?

— La marraine de Jo a accepté de prendre à sa charge une grosse partie des dépenses occasionnées par la saison si maman s'occupe de ton entrée dans le monde.

J'ouvre la bouche, puis la referme. Je suis choquée par le comportement de ma tante. Elle me surprendra toujours, celle-là ! Quelle sera la prochaine étape pour gagner quatre sous ? Vendre ses filles sur un marché d'Orient ?

— Ça mettra du beurre dans les épinards, ajoute Élane. Papa se fait tirer l'oreille pour payer nos robes. Il aurait fait de mauvaises affaires à la bourse. Nous avons été obligés de louer le deuxième étage de la maison.

— Ah bon !

— Papa voulait louer le rez-de-chaussée, mais Maman s'y est opposée. Nous n'aurions plus eu accès au jardin.

La fortune de mon oncle est pourtant solide. Je doute qu'un coup de grisou à la bourse puisse sérieusement l'écorner. Les yeux turquoise d'Élane me scrutent.

— Nous ne sommes pas ton genre, n'est-ce pas Zelda ? Tu ne ressembles pas du tout au portrait qu'on m'a fait de toi. Tu es jolie, éduquée, discrète et tu sais ce que tu veux. Et tu portes bien les vêtements. Moi, la toilette ne me va pas. Je n'ai aucune allure, pourtant j'adore les jolies robes.

Je regarde sa silhouette grassouillette enveloppée dans une tea-gown à volants. Elle ne la met pas en valeur. De plus, Élane est essoufflée comme si elle avait

couru à perdre haleine.

— Je crois que tu devrais arrêter de serrer aussi fort ton corset. Ta démarche sera plus fluide. Tu devrais également changer la couleur de tes robes. Il te faut une ligne sobre, et des tons qui éclairent ton teint.

— Tu me plais, lance Élane joyeusement. Je voulais te mettre en garde contre maman et Edmonde, mais ce n'est pas la peine. Tu vois clair dans leur jeu. Vous vous aimez si fort, Jo et toi. Je vous envie. Vous vous adorez, alors que sa bonne fortune devrait vous dresser l'une contre l'autre.

— Notre mère nous a élevées dans le respect de nos différences, dis-je. Elle nous encourageait à chercher le meilleur dans chacune. Je retrouve un peu de son caractère en Jo. Moi, je ressemblais à notre père. Je ne te cache pas que, souvent, j'ai trouvé la vie injuste. J'ai été amère et même jalouse, mais Jo est ma petite sœur, et elle n'y est pour rien.

— Avec Victoire, on se dispute tout le temps, dit Élane en grimaçant. Elle me méprise parce que je ne sais pas retenir l'attention des hommes. Elle est plus belle que moi, mais je la trouve chichiteuse. Elle est toujours en train de se plaindre de quelque chose. Maman lui passe tout.

— Et du côté de ton père ?

— Je suis sa préférée. Je crois que Victoire m'en veut. Après tout, elle est la plus jolie. Assez parlé de mes bobos ! Viens ! Allons découvrir ce que maman et la marieuse se disent.

— Comment fait-on ça ?

Élane lève un sourcil.

Nous descendons l'escalier à pas de loup, puis nous nous fauflons dans une pièce aux murs tendus de tissu vert. C'est un bureau au vu du meuble en chêne et des étagères garnies de livres. Une odeur de cigare flotte dans l'air. Élane se dirige vers une cloison et y colle son oreille. Elle me fait un signe de la main. J'ai l'impression d'être redevenue une jeune fille espiègle. Je colle, à mon tour, mon oreille contre le mur. J'entends distinctement les voix de Jeanne et d'Edmonde. Écouter aux portes est mal élevé, tout le monde le sait. Mais vu le traquenard qu'on m'a tendu, j'ai compris que l'information est capitale pour naviguer dans ces eaux troubles.

— D'accord, ma chère, d'accord, est en train de dire Edmonde de sa voix lasse et bien articulée. Votre nièce est tout à fait présentable. Elle dégage une certaine élégance, et elle a de beaux yeux. Mais elle a déjà 23 ans, elle n'a pas de dot, et son nom est compromis. Elle est devenue malheureusement une brebis galeuse. Cependant, une fois qu'elle se sera produite en public, entourée de sa famille, personne ne pourra plus lui tourner le dos. Quant à moi, je l'inviterai

dans ma loge, cela étouffera les dernières réticences.

— C'est très généreux de votre part, Edmonde.

— Quand je prends un engagement, je mets tout en œuvre pour le remplir.

— Zelda n'est pas très malléable, et elle a un esprit étroit, très provincial, dit Jeanne. J'espère que vous allez réussir à l'élargir.

— Elle se rendra compte que le mariage apporte de nombreux avantages à une femme. J'ai déjà deux ou trois noms en tête.

— Il n'y a que vous, Edmonde, qui pouvez me sortir de ce mauvais pas.

J'entends le discret soupir d'Edmonde. Je l'imagine en train d'ouvrir grand ses yeux de porcelaine.

— Vous vous rendez compte, pleurniche Jeanne, quatre jeunes filles à marier ! Je ne vous parle pas de la dépense.

J'échange un sourire avec Élane.

— Pour Victoire et Joséphine, les choses se présentent bien, dit Edmonde d'un ton apaisant. Ces deux belles jeunes filles accomplies, dont l'une est bien dotée, devraient recevoir des propositions de mariage. Le cas d'Élane est plus délicat.

— Je ne vous demande pas de faire des miracles, ma fille aînée est une véritable épine dans mon pied. Elle fait déjà plus vieille que son âge.

— Eh bien, puisque vous abordez le sujet, Élane devrait corriger certains de ses défauts. Elle n'a aucun tact, et son humour est déroutant. Mais nous allons trouver une solution.

— Vous êtes une magicienne.

Je n'ose pas regarder Élane. Si je suivais mon instinct, j'irais dire ce que j'ai sur le cœur à ma tante. Comment peut-elle parler de façon aussi blessante de sa fille ? Jamais ma mère n'aurait abaissé ses enfants devant des tiers. Elle était si fière de nous. Si elle était encore en vie, elle saurait conseiller Jo et remettre Jeanne à sa place.

— Nous n'aurions pas dû écouter aux portes, dis-je.

— Pourquoi ? me demande Élane. Tu ne veux pas savoir ce qu'on pense de toi ?

— Je suis plus âgée que toi, et j'ai traversé des épreuves. J'ai appris à ne pas tenir compte de l'opinion des autres.

— Ce qu'elles ont dit est vrai. Pendant les bals, je fais tapisserie.

Sa voix triste me serre le cœur.

— Beaucoup d'hommes s'arrêtent à l'apparence ou au montant de la dot, dis-je, mais je crois qu'en chacun de nous il y a des trésors. Il faut les trouver et les cultiver. En quoi es-tu douée ?

— Maman dit en rien. Je dessine mal, et mes broderies sont toujours ratées.

— Et toi, qu'en penses-tu ?

— Je joue bien du piano, j'adore la musique, et j'ai une belle plume. Toutes mes amies le disent. Je suis douée en grec et en latin. Avec papa, nous passons beaucoup de temps dans son bureau à faire des traductions. J'ai aussi appris l'anglais. Et j'aime lire les journaux : les procès en cours, les scandales, les affaires politiques... Maman dit que ce n'est pas convenable pour une débutante.

— Eh bien, Élaïne, peu de jeunes filles peuvent en dire autant. Tu es curieuse et tu as l'esprit vif.

— Maman dit que ça ne compte pas.

— Dans son monde étriqué, certainement.

Elle me regarde avec curiosité. Son visage est lisse. Elle a appris à se protéger des coups que lui porte sa mère.

— Je peux te conseiller une liste de livres pour améliorer ton anglais, et aussi des ouvrages écrits par des femmes qui abordent le sujet de notre condition. Cela te donnera matière à réfléchir. Nous pouvons faire de grandes choses, tu sais. Le mariage et la maternité ne sont pas notre unique destin.

— Ce qu'elles ont dit de toi ne t'a pas choquée ? me demande-t-elle timidement.

— Je suis révoltée qu'on dispose de nous comme des colis qu'on doit refiler à quelqu'un d'autre. Nous sommes des êtres humains, nous devrions avoir notre mot à dire. Sinon je diverge avec elles sur de nombreux points. Et en particulier, je les trouve provinciales et étroites d'esprit. Viens, sortons ! Il ne faudrait pas qu'on nous surprenne à écouter aux portes.

— On dira qu'on regarde les atlas de géographie. Papa a une belle collection.

Elle a décidément réponse à tout.

Dans le hall, nous croisons ma tante qui vient de raccompagner Edmonde. Je ressens une violente aversion envers cette femme. Tout est petit en elle : ses mules au velours râpé, sa maigre chevelure et sa poitrine plate.

— Ma chérie, dit-elle en s'adressant à Élaïne, tu ne devineras jamais...

— Quoi donc ?

— Zelda va se joindre à nous pour la saison.

— Je croyais qu'elle était un cas difficile.

Élaïne a lancé sa phrase d'un ton naïf. Je dissimule un sourire.

— Tu as une façon embarrassante de présenter les choses.

— Et vous disiez que cela ne nous concernait pas.

Élaïne plante son regard innocent dans celui de sa mère, qui triture la boucle de sa ceinture. Elle lui jette un regard de reproche.

— Ma chérie, tu as une façon vulgaire de t'exprimer. Zelda est la sœur de Jo.

Ta cousine a été un peu coupée de la société. Je crois que sa propre famille doit l'introduire dans le monde. Je dirais même que c'est notre devoir.

Est-elle en train de compter dans sa tête les beaux billets de banque craquants qui ont changé de main ? En tout cas, c'est d'un ton cordial qu'elle me dit :

— Chère Zelda, nous irons demain chez la modiste pour vous monter une garde-robe.

Élaine se met à battre des mains. Elle redevient une jeune fille légère et joyeuse à l'idée d'aller acheter de jolies toilettes. Quant à moi, mon point de vue n'a pas évolué d'un iota. Je ne me mettrai pas en chasse d'un mari. J'accompagnerai Jo, puisque c'est son souhait, mais je ne compte renoncer à aucun de mes rêves. Je sens juste mes joues rougir d'excitation à l'idée d'aller acheter une robe neuve.

Je pénètre dans la salle à manger où nous prenons le petit déjeuner en famille. Malgré m’être plongé dans un bain et avoir avalé une carafe de thé au miel et au citron, je tiens une sacrée gueule de bois. La soirée trop arrosée de la veille en est la cause. J’aurais bien aimé rester au lit, mais je dois remplir mes devoirs de chef de famille. Je croise le regard sévère de ma mère. Je grimace : le café va être difficile à avaler ce matin. Pourquoi un homme ne peut-il jamais avoir la paix dans son domestique ? Je dépose un baiser sur le front de ma mère et m’installe face à elle. Ma petite sœur me fait un clin d’œil, en prenant soin que ma mère ne la voie pas.

— Comment allez-vous, mère ?

— Bien. Vous avez mauvaise mine, dit-elle.

— Je crois que je couve un rhume.

Annabelle étouffe, sans aucune discrétion, son rire dans sa serviette. Ma mère me regarde sévèrement. Elle coiffe encore ses cheveux bruns striés de mèches grises en bandeaux, comme dans sa jeunesse. Ils sont séparés par une raie impeccable. Elle porte une stricte robe de soie prune fermée au col par une broche en onyx où se trouve une mèche de cheveux de Marguerite, ma sœur défunte.

— Vous savez que la saison va bientôt commencer, Henri.

Elle a l’air en forme ce matin, alors que la migraine me tenaille les tempes. J’avale ma tasse de café et fais signe à Eugène, notre maître d’hôtel, de me resservir. Mon état n’est pas un secret pour lui. Il m’apporte aussi un grand verre de citronnade.

— Je dois partir en Allemagne pour mes affaires, dis-je.

— Personne ne va à l’étranger quand la saison débute, dit ma mère d’un ton sans appel.

— J’ai des problèmes avec notre importateur. J’ai besoin d’aller sur place.

— Henri, vous avez des devoirs envers cette famille.

— Je sais, mère, et je les remplis. Je fais tourner nos usines. Je travaille comme un esclave pour vous procurer le luxe et le confort, payer la pension de mes frères, et l’institut pour jeunes filles hors de prix où va aller Annabelle l’année prochaine.

— Nous vous en sommes reconnaissants, Henri. La voix de ma mère s’est

radoucie. Mais vous êtes l'aîné. Vous devez vous marier.

— Pourquoi ça ?

— Comment « pourquoi ça ? », mais pour assurer la descendance !

— Mère, j'ai deux frères. L'un d'eux assurera bien cette descendance. Quant à moi, j'ai fait mon devoir en sortant l'entreprise familiale de la faillite. Chacun peut faire sa part !

— Marcel et Étienne sont des enfants.

— Ils vont grandir. Marcel a déjà 12 ans, et Étienne, 10. Prenez votre mal en patience.

— Pourquoi ne voulez-vous pas vous marier ?

— Je n'ai pas le temps. Gérer l'entreprise m'occupe toute la journée.

— Les gazettes sont pourtant très disertes sur vos distractions.

Je me sens rougir sous son regard sévère. Il est de notoriété publique que j'ai des maîtresses. Une fois la porte de mon bureau refermée, j'aime me donner du bon temps. Ma mère, prisonnière de son éducation, ne peut pas aborder avec moi cette partie de ma vie. Le curé de la paroisse et l'évêque ont leur rond de serviette chez nous. Et puis nous n'avons jamais été proches. C'est une femme de devoir, solide dans les mauvais moments, mais peu affectueuse et aussi souple qu'une planche de bois. Elle suit un code moral rigide, et exige que tout soit ordonné et silencieux autour d'elle. Nos fous rires fréquents avec Annabelle l'indisposent. Quant à moi, mon tempérament est à l'opposé du sien. J'ai été un enfant indiscipliné, bruyant et débordant d'énergie, puis un jeune homme qui a fait les quatre cents coups. Depuis la mort de mon père, nous gérons ensemble notre famille. J'essaie d'apporter de la modernité dans l'éducation que reçoivent mes frères et ma sœur, mais je me heurte à ses idées conservatrices.

Installé à mon bureau, je dépouille mon courrier. Ma migraine ne se dissipe pas. Je ferme les yeux, tripote le mécanisme de mon fauteuil en cuir et le fais basculer. Mon bureau donne sur l'avenue du Bois de Boulogne. J'entends le clip-clop des sabots des chevaux qui tirent les équipages qui remontent et descendent l'avenue. Bientôt, les marronniers vont refleurir, les capotes des victorias vont être abaissées, et les jolies madames vont exhiber leurs chapeaux extravagants et leurs ombrelles. On n'imagine pas le nombre de femmes mariées qui sont prêtes à ouvrir grand leurs bras à un jeune homme. Je m'étire et grimace. On dirait que j'ai parcouru des kilomètres au pas de course.

Mon regard se perd sur les étagères garnies de livres. Ce bureau était celui de mon père. J'ai conservé le décor démodé : cheminée de marbre veiné de rouge, murs recouverts d'un papier peint vert olive, lampes en cuivre et solide mobilier

en chêne. Je fais tourner du bout des doigts la mappemonde posée sur mon bureau. De petits drapeaux tricolores indiquent les installations du chocolat Lemeunier à travers le monde : comptoirs pour acheter le précieux cacao, représentations commerciales, bureaux, magasins... Enfant, j'adorais venir ici. Je connaissais le nom des pays à la couleur de leurs drapeaux : le Brésil, le Pérou, la Colombie, le Cameroun, Ceylan... Le temps de l'enfance est souvent bien heureux. Je me souviens que ma mère jouait sur son piano des sonates mélancoliques de Schubert. Je me promenais en voiture avec mon père, il me laissait me gaver de gâteaux. Il m'a initié à de nombreux sports. Il aimait me voir revenir crotté de la tête aux pieds. Comme ma gouvernante anglaise était une adepte des bains froids, je claquais des dents un long moment après mon épopée. Le goût anglais m'est resté, je déteste me tremper dans l'eau trop chaude. Les responsabilités me sont tombées très tôt sur les épaules. À vingt ans, je faisais vaguement une école d'ingénieur, quand mon père est décédé d'une crise cardiaque. Les hommes dans ma famille ont le mauvais goût de mourir jeunes. À la cinquantaine, leur cœur lâche. Je me suis retrouvé responsable de ma mère, de mes deux frères et de ma sœur. La chocolaterie battait de l'aile, et mes concurrents attendaient au tournant ce jeune homme sans expérience connu pour sa vie dissipée. Ils pensaient qu'ils n'allaient faire qu'une bouchée des Lemeunier. Les trois années qui ont suivi le décès de mon père ont été terribles. Une fois le vaisseau familial remis sur sa trajectoire, je me suis donné du bon temps. J'étais riche et maître de ma vie. Je me suis jeté dans les plaisirs qu'offre la capitale à un jeune homme à la bourse bien garnie. Il n'y a qu'un petit caillou dans ma chaussure : un marchand de chocolat n'a pas un pedigree assez prestigieux pour devenir membre du Jockey Club, le club masculin le plus sélect de Paris, et le plus fermé avec moins de 1000 membres.

— Henri, je dois vous parler.

Ma mère a dû frapper à la porte, mais je ne l'ai pas entendue. Je redresse mon siège et resserre mon nœud de cravate. Je jette un regard avide par la fenêtre où un équipage est en train de passer. J'ai envie de sortir en courant de mon bureau, de bondir dans une voiture pour aller n'importe où, sauf à un bal. Mais ma mère, riche d'une longue expérience, se tient debout devant la porte. À moins de la pousser sans ménagement sur le côté, je suis fait comme un rat. Elle se dirige vers moi et s'assoit sur une chaise.

— J'ai demandé à Edmonde de Sastre de dresser une liste de jeunes filles qui seraient parfaites pour vous.

— Mère, laissez-moi un peu de temps.

— La vie de célibataire ne mène un homme nulle part, sauf à la ruine et à la débauche. Vous ne voulez pas plonger votre famille dans un scandale ?

— Je vous propose d'en reparler plus tard, dis-je en me levant. J'ai rendez-vous avec le ministre de l'Industrie. Vous ne voudriez pas que je le fasse attendre ?

— Nous en reparlerons, n'ayez crainte. J'ai invité Edmonde à prendre le thé.

— Mère, vous recevez qui vous voulez. Je vous souhaite une bonne journée.

Une fois dans l'avenue, je remplis mes poumons d'air frais. Je ne m'en suis pas si mal tiré. Mais je me demande combien de temps je vais pouvoir me tenir éloigné du marché du mariage. Je monte dans ma voiture, une Victoria dernier cri, direction mon bureau. Je n'ai pas rendez-vous avec le ministre. Je vais me réfugier dans mon entreprise, là où ma mère ne met jamais les pieds. Le cocher s'arrête au 20 rue Laffite. Le quartier, situé près de la bourse, est celui du monde des affaires. Sur les trottoirs, des hommes en redingotes noires et chapeaux melon ou haut de forme sont au coude à coude avec des commis de bourse, qui courent la casquette vissée sur la tête, des courtiers aux costumes froissés qui mâchouillent un cigare, des boutiquiers et des ouvriers en blouse bleue. Dans cet univers rude et pas toujours policé, la marchande de quatre saisons, qui propose ses oranges sur un petit étal installé au coin de la rue, est la seule présence féminine. Les fruits à la couleur acidulée jettent un éclat vif dans le jour gris au milieu des hommes vêtus de noir.

Les bureaux des établissements Lemeunier se situent dans un immeuble moderne de quatre étages. Si les usines et les services administratifs sont installés à Clossy, le siège social est à Paris. Je peux y rencontrer mes fournisseurs, mes concurrents et surveiller les cours du cacao. L'amande, qui est extraite des fèves de cacao, une fois broyée, donne une poudre que les consommateurs s'arrachent. L'invention de la tablette de chocolat a révolutionné le marché et dopé les ventes. Le nerf de la guerre dans cette industrie est cette fève de cacao. Ses cours fluctuent. Il faut acheter au bon moment et stocker.

Le portier en uniforme me salue et murmure :

— Bonjour, monsieur Lemeunier.

Je lève la tête, et comme à chaque fois, mon cœur se gonfle de fierté en voyant l'emblème de notre maison, sculpté au-dessus de la porte d'entrée : un navire posé sur une mer de fèves de cacao dans leur écorce. Mon bureau est une vaste pièce lambrissée. Une cheminée en marbre rouge occupe un pan entier du mur où sont accrochées des cartes qui représentent le monde tel que les établissements Lemeunier le perçoivent avec leurs réseaux de magasins, leurs

exportateurs et leurs comptoirs aux épices. Mon secrétaire, Georges Piquet, entre et me présente le courrier du jour. Je signe deux lettres de change, appose le tampon encreur. Georges est un homme trapu aux cheveux blancs coupés court, à la moustache fournie à la Georges Clemenceau. Il est toujours vêtu d'une redingote marron, d'un faux col et d'une cravate noire. Cette austérité lui va bien, car ce n'est pas un homme commode. En ce moment, il surveille mon investissement dans une opération délicate qui vise à m'assurer un prix bas du cacao. Mon courtier estime que le prix de cette matière va augmenter au cours des prochains mois. Il m'a conseillé d'acheter des contrats à terme. Il n'y aurait que des avantages selon lui. J'ai hésité, car les montages boursiers ne me sont pas familiers. Mais assurer l'approvisionnement de mon entreprise est vital. J'ai donc acheté à découvert.

— Savez-vous, monsieur Lemeunier, dit Georges, que les cours du cuivre sont en train de plonger ?

— Non, vous avez des informations ?

— Il y a des mouvements suspects depuis quelques jours. Et si nous réduisions notre position de 20 % ?

— Pour quoi faire ?

— Je ne vous cache pas que la taille de notre opération me soucie. Nous avons parié sur une hausse des cours du cacao, mais s'ils baissaient, vous devriez faire face à des appels de marge conséquents.

— Vous venez de me dire, Georges, que les cours du cuivre chutent, pas ceux du cacao !

— Ce qu'il se passe en bourse n'est pas clair. On murmure qu'une opération de spéculation aurait mal tourné. Certains investisseurs ne pourraient plus honorer les appels de marge. Les autres compartiments des matières premières pourraient être contaminés.

— Les prix du cacao sont-ils orientés à la baisse ?

— Pas pour l'instant. Seuls ceux du cuivre sont dans l'œil du cyclone. Notre investissement se déroule comme prévu.

— Alors, gardons notre position, dis-je. Il va y avoir une pénurie de cacao, tout le monde le sait. Les récoltes vont être affectées par les intempéries qu'il y a eu en Afrique occidentale. Les prix vont monter. On doit sécuriser une quantité importante.

Une fois seul, j'ouvre la boîte à cigares. J'en saisis un, et le porte à mes narines. Je hume l'odeur un peu âcre, et je me fais la réflexion que la vie vaut la peine d'être vécue. Ce soir, je vais à l'opéra avec une jeune femme délicieuse,

ma maîtresse : Léopoldine de Clervaux.